

Autour de Thea Sternheim

Lettres échangées avec Jean Lambert

présentées par

CLAUDE FOU CART

Depuis la parution de la correspondance échangée entre Thea Sternheim et André Gide au Centre d'Études Gidiennes, en 1986, la personnalité même de Thea Sternheim a attiré de plus en plus la curiosité des chercheurs. La publication de la correspondance entre Thea Sternheim et son époux, l'auteur dramatique Carl Sternheim, a apporté nombre de renseignements complémentaires sur la période qui se situe avant la seconde guerre mondiale, l'écrivain ayant divorcé en décembre 1927¹. De plus, la biographie d'Enrique Beck et de Thea Sternheim, qui devraient enrichir le tableau de la vie intellectuelle en Allemagne et en France durant la première partie du vingtième siècle².

Mais, jusqu'ici, il faut bien noter que peu de renseignements nous ont été fournis sur la période qui suit la seconde guerre mondiale. Thea Sternheim meurt en 1971 alors que Gide est rentré en France au mois de

1. Cette Correspondance est parue chez Luchterhand en 1986 (présentée par Wolfgang Wendler).

2. Il s'agit d'*Enrique Beck. Ein Leben für Garcia Lorca. Exil in Spanien und der Schweiz*, de Sibylle Rudin-Bühlmann, paru en 1993 au Pendo-Verlag de Zürich. Lire aussi la notice consacrée à cette biographie, avec le texte des deux lettres de Gide en français, dans le BAAG n° 99, de juillet 1993, p. 530.

mai 1945. Thea Sternheim était restée à Paris malgré l'isolement dans lequel il doit alors vivre ³. En 1945 les liens se renouent rapidement et il existe, à côté des échanges déjà connus entre Thea Sternheim et André Gide, de nouvelles relations qui se développent dans l'entourage même de l'écrivain français. C'est ainsi que Thea Sternheim fait évidemment la connaissance de Jean Lambert qui épouse Catherine Gide en août 1946.

Le nombre de lettres échangées est peu important. De Thea Sternheim existent deux lettres datées du 7 mars 1952 et du 8 décembre 1958. Et de Jean Lambert sont conservées au Literatur-Archiv de Marbach quatre lettres, dont un télégramme du 17 décembre 1957 et une courte missive du 23 décembre de la même année.

L'essentiel de ce court échange épistolaire se situe ainsi entre 1948 et 1958. Et, le 4 juin 1948, c'est Jean Lambert qui envoie une lettre à l'amie d'André Gide. À cette époque, Jean Lambert s'est installé « à la sortie d'Ascona » et il part, « au début de 1948 », « faire des conférences en Allemagne ⁴ ». Il va rencontrer André Gide à Neuchâtel. En février, il parle avec lui d'un voyage aux États-Unis qui, en fin de compte, ne se réalisera pas. La Petite Dame note, à la date du 10 février, que Gide est justement en train de réfléchir à ce projet. Il va même jusqu'à envisager de « préparer sa conférence pour l'Amérique ⁵ ». Le 4 mars, la Petite Dame rentre à Paris en compagnie de Jean Lambert. Gide, pour sa part, est déjà à Paris et cela depuis la fin du mois de février.

C'est un récit de son voyage en Allemagne que Jean Lambert propose en fait à Thea Sternheim, récit esquissé dans son essai *Le Plaisir de voir* publié en 1969. Il est facile de retrouver dans « ce grand pays qui a parlé si fort » et qui est, en 1948, « le lieu du désespoir et du silence ⁶ », les diverses étapes de ce voyage avec « le charme de Bebenhausen », « le château de Meersburg » et sa tour d'où « le poète Annette von Droste-Hüshoff regardait les mêmes étoiles s'allumer au-dessus de la Mainau, l'île où Laforgue, quarante ans plus tard, devait connaître auprès de l'impératrice d'Allemagne des jours d'ennui ⁷ ».

3. André Gide—Thea Sternheim, *Correspondance*, Lyon : C.E.G., 1986, p. LXXVI.

4. Jean Lambert, *Gide familial*, Paris : Julliard, 1958, p. 118.

5. *Les Cahiers de la Petite Dame*, Paris : Gallimard, t. IV, 1977, p. 84.

6. Jean Lambert, *Le Plaisir de voir*, Paris : Gallimard, 1969, p. 107.

7. *Ibid.*, p. 110.

Ascona, 4 juin 48⁸.

Chère Stoisy,

Nous avons trouvé votre bonne lettre au retour d'une tournée en Allemagne, rapide, mais extrêmement intéressante : Constance, Meersburg (où nous étions pour la fête du centième anniversaire de la mort d'Annette von D. H.), Tübingen, Baden, Fribourg. De Tübingen, nous avons fait de longues promenades en voiture, à l'abbaye de Bebenhausen, au vilain Burg Hohenzollern, et au très beau château de Wolfegg, où les Waldbourg nous ont montré de très rares collections. Nous avons vu là une Allemagne comme il n'y en a plus, bien différente de celle que j'ai connue à Berlin, et plus différente encore de celle qu'on découvre aujourd'hui dans les villes en ruines.

À peine de retour ici, où nous avons trouvé les enfants en parfait état malgré le temps douteux⁹, je dois penser à repartir en France. Je serai à Paris à partir du 10, pour toute la fin du mois de juin ; je dois en effet aller surveiller un peu les travaux dans la maison que Gide a achetée près de Dampierre, et où nous pensons nous installer en octobre¹⁰. À notre dernier passage à Paris, Gide nous avait paru tout à fait bien. La Petite Dame faisait toute sorte de projets de voyage pour son été, et Élisabeth se préparait à gagner Cabris, où elle est maintenant.

Chère Stoisy, je suis très touché par ce que vous me dites de mon petit livre¹¹ ; j'espère que les autres ne vous décevront pas. Vous verrais-je à Paris ? Je le souhaite.

Saluez vos hôtes pour nous, et croyez bien à notre amitié fidèle.

Jean Lambert.

C'est à propos d'un nouvel envoi des œuvres de Jean Lambert, du recueil de nouvelles *Les Vacances du cœur*, paru chez Gallimard, et du *Voyageur des deux mondes*, essai sur l'œuvre d'Henri Bosco, chez le même éditeur, que Thea Sternheim écrit au beau-fils d'André Gide :

8. Lettre autogr., 2 pp., 21 x 13 cm, Deutsches Literaturarchiv de Marbach, n° 71.294/1.

9. Il s'agit d'Isabelle (née en 1945), de Nicolas (né en 1947) et de Domini-que (1948).

10. Il s'agit de « La Mivoie » dans la vallée de Chevreuse. Gide avait choisi ce nom en souvenir de la maison de campagne de sa grand'mère Rondeaux (*Les Cahiers de la Petite Dame*, op. cit., p. 97). Le 20 mars 1948, Gide est allé visiter une propriété dans la vallée de Chevreuse (op. cit., p. 91).

11. D'après les indications fournies par M. Jean Lambert, il s'agit d'*Adieu, vive clarié*, essais et nouvelles, ouvrage paru chez Gallimard.

Paris XIV^e
7 rue Antoine Chantin
7 mars 1952¹².

Cher Jean... (excusez-moi de vous appeler simplement Jean, mais comment vous appeler autrement ? Monsieur, cela me semble affreux — pour dire ami, je vous connais trop peu ; je dis donc Jean parce que cela me semble naturel et affectueux à la fois)...

Merci pour la joie que vous venez de me faire avec l'envoie [sic] de vos deux livres. Je viens de lire Les Vacances du cœur d'un trait. J'en suis séduite comme on l'est du printemps, d'un parfum, de la jeunesse d'un air de Monteverdi. Je le relirai sûrement encore une fois, avec plus de réserve et de critique — en attendant je goûte la fascination de son atmosphère calme et dense, de la présence de ses personnages de poids [sic], mais si peu pesantes. Le livre sur Bosco (notez que je connaissais [sic] pas même le nom de Bosco !) je le réserve pour le lire en plein air.

Merci, cher Jean, merci cher [sic] Catherine pour l'envoie [sic] du dernier Gide¹³.

J'espère que l'on se verra bientôt. Ne viendrez-vous pas souper chez moi après le 20 mars à n'importe quelle soirée — sauf mardi et vendredi — dans mon bon fond Malempia [sic]¹⁴ ?

Douceurs pour la nichée. Bien affectueusement à vous deux.

Votre vieille

Stoisy.

Ces relations d'amitié se prolongeront après la mort d'André Gide. Dans ses carnets, Thea Sternheim notera, à la date du 6 décembre 1958, qu'elle vient de recevoir le *Gide familial* paru chez Julliard et elle en signale la dédicace : « Pour Stoisy Sternheim, qui a connu ce Gide-là, en très amical hommage¹⁵ ». Elle a lu l'ouvrage de Delay et observe alors avec attention ce que Jean Lambert peut ajouter à cette analyse :

12. Lettre autogr., 1 p., 29 x 23 cm, coll. Jean Lambert.

13. Il s'agit d'*Ainsi soit-il ou les jeux sont faits*.

14. Thea Sternheim a déjà fait allusion à ce fonds Malampia dans la lettre qu'elle envoie à André Gide le 1er août 1939 (*Correspondance*, p. 41) : « Votre *Journal* m'est tombé un beau matin dans mon bon fond Malampia. » Ainsi est fait allusion au « cher bon grand fond Malampia » dont il est question dans *La Séquestrée de Poitiers* (éd. « Folio », 1977, p. 64).

15. Thea Sternheim, *Carnets* Nov. 58 — Nov. 59 (Literaturarchiv de Marbach), p. 14.

Paris XIV^e
7, rue Antoine Chantin
8 décembre 1958¹⁶.

Bien contente, cher Jean, que vous ne m'avez pas oublié [sic] ! Ce que [sic] me concerne j'ai souvent pensé à vous pendant toutes ces années sans savoir vous placer. Puisque personne ne me donnait de nouvelles, évidemment j'ai refusé de m'informer. Toutefois je tombe de mon haut en lisant que vous vous êtes trouvé dans le naufrage de l'Andrea Doria¹⁷ et que cette catastrophe qui aurait pû [sic] coûter votre jeune vie, me soit appris par ce que nous appelons en allemand un « Waschzettel », se trouvant dans votre Gide familial. Comment était-ce possible de n'en rien savoir ?

Il faut dire que pendant les années 56, 57 j'ai été bien bas physiquement, si bas que je n'ai plus pû [sic] aller voir la Petite Dame. Seulement Élisabeth Herbart passait de temps en temps chez moi, a brillamment [sic] réussi. Enfin nous savons par Gæbbels que l'essentiel est de survivre. Ce que nous avons fait tous les deux. Malheureusement la petite photo de vous se trouvant sur la couverture du bouquin, ne satisfait pas ma curiosité ! Je ne la prétends pas mauvaise. Mais je me souviens de vous comme de quelqu'un de blond, aux yeux très bleus, donc le contraire de ce que cette photo donne.

Merci pour votre livre. Je suis ému de l'avoir reçu de vous. Bien entendu je le possédais déjà. Dès que je l'ai aperçu dans notre librairie de l'avenue de Chatillon je me suis précipitée dessus en le lisant (en le dérobant plutôt) d'un train [sic] la nuit suivante. Que de fois, évoqué par vous, j'ai crû [sic] entendre l'inoubliable voix cette nuit. Ce qui m'a semblé surtout réconfortant c'était que ces souvenirs sont vivants, plutôt gais et pas du tout solennels.

Je me suis bien amusée de ce que vous croyez découvrir chez Gæthe concernant certaines [sic] épisodes du Meister et du bain des frères Stolberg. Toutefois votre raisonnement me convient pas [sic]. Je crois [que] pour un tempérament pur sang comme celui de Gæthe le fût [sic], bien des choses sont encore naturelles que des tempéraments spécialisés apprécieront d'un point de vue particulier¹⁸. Que dire d'une page (bien

16. Lettre autogr., 2 pp., 27 x 20 cm, coll. Jean Lambert.

17. La page de garde dans l'édition du *Gide familial* contient cette remarque : « Ces deux dernières années aux États-Unis, où il arrive après avoir fait naufrage sur l'*Andrea Doria*. »

18. J. Lambert, *Gide familial*, p. 122.

équivoque pourtant) du brave Eckermann, écrite en 1832, donc d'un homme de 40 ans sur Goethe octogénaire, qui m'a toujours semblé ce qu'on ait écrit de plus passionné et du plus naturel à la fois sur la mort d'un être aimé. Je cite :

Am anderen Morgen nach Goethes Tode ergriff mich eine tiefe Sehnsucht, seine irdische Hülle noch einmal zu sehen. Sein treuer Diener Friedrich schloss mir das Zimmer auf, wo man ihn hingelegt hatte. Auf dem Rücken ausgestreckt, ruhte er wie ein Schlafender ; tiefer Friede und Festigkeit waltete auf den Zügen seines erhaben-edlen Gesichts. Die mächtige Stirn schien noch Gedanken zu hegen. Ich hatte das Verlagen nach einer Locke von seinen Haren [*sic*], doch die Ehrfurcht verhinderte mich, sie ihm abzuschneiden. Der Körper lag nackend in ein weisses Bettuch gehüllet ; grosse Eisstücke hatte man in einiger Nähe umhergestellt, um ihn frisch zu erhalten so lange als möglich. Friedrich schlug das Tuch auseinander, und ich erstaunte über die göttliche Pracht dieser Glieder. Die Brust überaus mächtig, breit und gewölbt ; Arme und Schenkel voll und sanft muskulös ; die Füße zierlich und von der reinsten Form, und nirgends am ganzen Körper eine Spur von Fettigkeit, oder Abmagerung und Verfall. Ein vollkommener Mensch lag in grosser Schönheit vor mir, und das Entzücken, das ich darüber empfand, liess mich auf Augenblicke vergessen, dass der unsterbliche Geist eine solche Hülle verlassen. Ich legte meine Hand auf sein Herz, — es war überall eine tiefe Stille, — und ich xendete mich abwärts, um meinen verhaltenen Tränen freien Lauf zu lassen ¹⁹.

19. « Dans la matinée qui suivit la mort de Goethe, je fus pris d'un profond désir de voir encore une fois sa dépouille terrestre. Son fidèle serviteur Friedrich m'ouvrit la chambre où l'on avait exposé le corps. Étendu sur le dos, il reposait comme un homme endormi ; une profonde expression de paix et de force régnait sur les traits de son visage noble et sublime. Le front puissant avait l'air encore de penser. J'avais souhaité avoir une boucle de ses cheveux, mais une crainte respectueuse m'empêcha de la lui couper. Le corps gisait nu, enveloppé dans un drap blanc. À côté, on avait mis de gros blocs de glace pour lui conserver sa fraîcheur le plus longtemps possible. Friedrich écarta les deux pans du drap, et je restai stupéfait de la divine magnificence de ces membres. La poitrine bombée, puissante et large ; les bras et les cuisses bien en chair et doucement musclés ; les pieds délicats, de la forme la plus pure ; et sur tout son corps pas une trace de graisse, de maigreur ou de caducité. Un homme accompli reposait là, devant moi, dans sa grande beauté. Mon ravissement fut tel que j'oubliai, par moments, que l'esprit immortel avait quitté cette dépouille. Je posai ma main sur son cœur — un silence profond s'était fait partout, — et je me détournai, pour laisser libre cours à mes larmes retenues jusqu'alors. » (Trad. Jean Chuzeville des *Conversa-*

Etwas grotesk nicht wahr diese lange Kopie ? Ich meine grotesk von mir, sie zu machen. In jedem Fall : nichts für unguet. Warum kommen Sie nicht, falls Sie noch länger in Paris sein sollten an einem Abend eine Kleinigkeit bei mir essen ? Aber vielleicht haben Sie dazu keine Zeit mehr oder keine Lust ? Was auch sei — sein ²⁰ Sie nochmals für das so sympathische Buch über Gide bedankt und herzlich gegrüsst ²¹.

Stoisy Sternheim.

De toute évidence, Thea Sternheim a lu avec beaucoup d'intérêt les allusions de l'écrivain aux remarques d'André Gide sur Winckelmann et le texte que Goëthe consacre à ce penseur sous le titre *Winckelmann und sein Jahrhundert* (« Winckelmann et son siècle »), texte paru en 1805. Jean Lambert attire l'attention de ses lecteurs sur « les très belles pages que Goëthe a consacrées à Winckelmann » et il s'étonne de le voir parler si honnêtement, avec tant de compréhension et de sympathie, du « culte de Winckelmann pour l'amitié amoureuse ²² ». Que cela aille, comme le dit Jean Lambert, « dans le sens de Gide ²³ » amène tout naturellement Thea Sternheim à apporter une légère correction à cette interprétation du texte de Goëthe. Certes il y a la fin du *Wilhelm Meister* ²⁴ et l'épisode du *Voyage en Suisse* « où Goëthe regarde se baigner les deux frères Stolberg, ses compagnons ²⁵ ». Mais, aux yeux de Thea Sternheim, il s'agit moins d'« amitié amoureuse » que d'une certaine forme de sentiment naturel

tions de Goëthe avec Eckermann, Paris : Gallimard, 1988, p. 427.)

20. Sic, pour « seien ».

21. « Quelque peu grotesque, n'est-ce pas la longue copie de cette page (je veux dire grotesque de ma part). En tout cas, ne vous en déplaise. Pourquoi ne viendriez-vous pas, si vous devez encore rester à Paris plus longtemps, manger chez moi un soir en toute simplicité ? Mais peut-être n'avez-vous plus le temps ou plus l'envie ? Quoi qu'il en soit, soyez encore une fois remercié pour ce livre si sympathique sur Gide. Toutes mes salutations amicales. »

22. J. Lambert, *op. cit.*, p. 122.

23. *Ibid.*, p. 123.

24. Dans le deuxième livre (chap. 11) des *Wilhelm Meisters Wanderjahre* (Goëthe, *Gesamtausgabe*, t. 18, D.T.V., 1962, pp. 28 et 33), l'écrivain décrit cette scène.

25. J. W. Goëthe, *Briefe aus der Schweiz*, Weimar, 1899, p. 213. C'est la « forme » du corps, l'« éclat de la jeunesse » en tant que « modèle parfait de la nature humaine » (« mit diesem vollkommenen Muster der menschlichen Natur ») qui fascine Goëthe. Ce texte est cité dans *L'Amour bleu* de Cécile Beurdeley (Berlin : Bruno Gmünder Verlag, 1988, p. 148).

sentiment naturel pour le tempérament « pur sang » qui est celui de Goethe. Thea Sternheim établit ainsi une distinction entre la vision que Gide a pu avoir de l'amitié chez Goethe, celle due en quelque sorte à des « tempéraments spécialisés », et celle définie par Goethe qui s'attache à voir dans « l'homme beau » (« der schöne Mensch ») le reflet de la nature tout entière et ainsi un modèle de vertu, d'ordre et d'harmonie pour reprendre les termes employés par Goethe lui-même²⁶. Sans aucun doute l'amie d'André Gide est tentée par le désir de ne point laisser déboucher la vision qu'avaient Winckelmann et, à sa suite, Goethe, de la beauté antique, vers un éloge de l'homosexualité. C'est pourquoi elle cite aussi longuement le dernier passage de la deuxième partie des *Conversations avec Eckermann*²⁷.

Elle est d'ailleurs en constant contact avec les proches de Gide et observe toujours leurs réactions lorsque l'œuvre de Gide, sa vie, deviennent le sujet des conversations. Le 20 septembre 1958, elle s'est déjà entretenue avec Robert Levesque sur les réactions de certains critiques comme Henriot après la mort de Gide. Elle sort amusée de cette rencontre et se réjouit avoir réussi à passer une soirée avec celui qu'elle appelle « l'ami fidèle de Gide²⁸ ». C'est le 6 décembre qu'elle reçoit le livre de Jean Lambert qu'elle lit en réfléchissant justement à l'attitude du disciple, du « Jünger », vis-à-vis du maître²⁹. Celui-ci répond d'ailleurs à l'invitation lancée le 8 décembre et annonce sa visite avant son départ pour Boston le 28 décembre. Puis, après avoir reporté la date de ce voyage, il propose de rendre visite à Thea Sternheim le dernier jour de l'année³⁰. C'est donc le 30 décembre qu'il est reçu par Thea Sternheim à déjeuner. Durant la conversation, Thea Sternheim s'efforce d'obtenir des renseignements sur l'activité intellectuelle et elle s'étonne, elle qui a lu à coup sûr les remarques de Jean Lambert sur la rencontre de Sartre avec Gide à Cabris³¹, de ne point arriver à connaître l'opinion que les disciples de Gide

26. Goethe, *Werke*, Munich : C. H. Beck, t. 12, 1989, pp. 102-3.

27. Johann Peter Eckermann, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, Munich : Carl Hanser Verlag, 1986, in *Sämliche Werke* de Goethe (t. 19, p. 462, mars 1832).

28. Thea Sternheim, *Carnets Nov. 1957-Nov. 1958*, p. 221 (« Begegnung mit dem treuen Freund Gides »).

29. *Carnets Nov. 1958-Déc. 1959*, p. 14. Ces *Carnets* se trouvent au Deutsches Literaturarchiv de Marbach.

30. Lettre autogr., 1 p., 17 x 13 cm, Deutsches Literaturarchiv de Marbach, n° 71.294/4.

31. J. Lambert, *Gide familier*, p. 176.

Gide peuvent avoir notamment du livre de Sartre sur Jean Genet ³².

Et le tour des disciples continue. Le 1^{er} janvier 1959, Thea Sternheim reçoit Roger Kempf qu'elle classe, avec Robert Levesque, parmi les adeptes d'André Gide ³³. C'est en fait la fin d'une époque. Et Thea Sternheim s'efforce de percevoir les réactions des gens qui l'entourent sur l'œuvre et le rayonnement d'André Gide. Elle observe aussi la réalité politique du temps. Recevant le 17 mars 1959 André Germain, elle s'inquiète de l'avenir des relations franco-allemandes en voyant « l'indifférence des Français pour l'évolution du destin de l'Allemagne ³⁴ ».

32. Thea Sternheim, *Carnets Nov. 1958-Déc. 1959*, p. 31.

33. *Ibid.*, p. 34.

34. *Ibid.*, p. 88.